

Rosh Hashanah création de l'homme, couronnement et jugement

2026-09-02

Terou'ah, shofar et fabrication du peuple

Rosh Hashanah est connu comme jour de jugement général, où tous passent devant *HaShem*, individuellement et collectivement. Pourtant, dans la *Torah*, ce jour n'est pas d'abord présenté comme jour de jugement, mais comme *Yom Terou'ah* ou *Zikhron Terou'ah*. Or le mot *terou'ah* n'est pas clair. On comprend qu'il s'agit de quelque chose de central, mais on ne sait pas encore quoi.

Le verset des *Tehillim* : « *Ashrey ha-am yod'ey terou'ah* » prend alors un relief particulier. Heureux le peuple qui connaît la *terou'ah*, car ce peuple marche « *be-Or panekha* », dans la lumière du visage divin. Or *Or panekha* désigne le don total : *Torah*, *chaïm*, *'ahavah*, *'hessed*. Connaître la *terou'ah* n'est donc pas un détail technique ; c'est quelque chose qui engage toute la relation entre *HaShem* et *Klal Israël*. Et ce n'est pas une connaissance privée : le verset parle d'un **peuple**. Il faut donc comprendre comment la *terou'ah* constitue un peuple capable de recevoir *Or panav*.

La tradition identifie la *terou'ah* aux sonneries du *shofar*. Mais même cela ne suffit pas encore, car il existe d'autres sonneries dans la *Torah*, notamment celles des trompettes d'argent du *Mishkan*. Là, on connaît bien la *teqi'ah* : une sonnerie longue, continue, servant à rassembler ou à signaler des changements. La *terou'ah*, en revanche, est une sonnerie brisée, hachée. On en distingue deux formes : des sons séparés, et des sons plus brefs et rapprochés. Traditionnellement, on les relie à des sanglots, longs ou courts. Mais une autre lecture est proposée à partir des fonctions mêmes de ces sonneries : après le rassemblement vient la mise en marche.

Cela permet de comprendre autrement la structure *teqi'ah, terou'ah, teqi'ah*. La première *teqi'ah* rassemble ; elle fabrique le peuple. Puis vient la *terou'ah*, non plus comme simple bruit, mais comme mode d'avancement du peuple dans le projet divin. Deux manières de marcher sont alors distinguées. Il y a une marche ordinaire, pas après pas ; et il y a la marche particulière des *kohanim* dans le *Beit ha-Miqdash*, faite de tout petits pas, presque glissés, couvrant l'espace sans vide. Ces deux formes sont deux manières d'avancer dans la *'avodah*. Parfois il faut progresser largement ; parfois il faut se déplacer dans un espace restreint, avec précision. La *terou'ah* exprime ce mouvement du peuple déjà rassemblé.

Reste la *teqi'ah* finale. Si la première servait au rassemblement, pourquoi une nouvelle *teqi'ah* à la fin ? C'est ici qu'intervient une remarque du Rambam sur la mitsvah du *shofar*. Au milieu de ses *halakhot*, il introduit soudain une explication : le *shofar* vient réveiller l'homme, lui dire de sortir de sa torpeur. Dans un livre de loi, cette phrase a l'air de déborder le cadre purement normatif ; c'est donc qu'elle touche à l'essentiel. La sonnerie pousse chacun à bouger, à avancer. Mais justement, chacun l'entend à sa manière. La mitsvah n'est pas de sonner, mais d'**entendre**. Le peuple sait qu'il faut

sonner ; mais une fois le *shofar* entendu, chaque individu est atteint différemment. En ce sens, la sonnerie singularise, elle casse partiellement l'unité du peuple. Il faut donc une *teqi'ah* finale pour reformer le peuple après cette expérience intérieure différenciée.

Cette ambivalence apparaît déjà à *Matan Torah*. Il y avait là aussi un *shofar*, dont on ne sait pas qui le faisait entendre. Ce *shofar* donnait ampleur à la parole, mais chacun le recevait selon sa mesure. Ainsi, ce que la *Torah* prescrit à *Rosh Hashanah* n'est presque rien d'autre que cela : *Zikhron Terou'ah*, la sonnerie du *shofar*. Tout le reste viendra comme développement de ce noyau.

La parole des 'Hakhamim autour du souffle du shofar

Les 'Hakhamim ont placé les sonneries dans la 'Amidah de Moussaf, au milieu de trois ensembles de versets : *malkhouyoth*, *zikhronoth* et *shofaroth*. Ce choix est étonnant, car la mitsvah de la journée est du souffle pur, sans paroles. Une corne travaillée, un souffle qui devient son : voilà le *shofar*. Et pourtant, ce souffle est entouré de paroles. Cela indique qu'il faut que la parole humaine vienne accompagner, préparer et faire entendre ce que dit autrement le souffle.

Le premier ensemble est celui de la *malkhouth*. « Dites devant Moi » des versets de royauté, afin que « *shetamlikhouni aleikhem* » : que vous Me couronniez sur vous. Dans la 'Amidah, être « devant Moi » signifie se tenir devant *HaShem*. On y dit donc des versets de la *Torah*, des *Nevi'im* et des *Ketouvim* affirmant la royauté divine. Puis vient la sonnerie du *shofar*. Ainsi, la sonnerie n'est pas isolée : elle vient après un acte de couronnement.

Le deuxième ensemble est celui du *zikaron*. On dit des versets dans lesquels *HaShem* se souvient : de Noa'h, des hommes, de l'histoire. Mais la bénédiction ne se contente pas de parler de souvenir ; elle dit : « *zocher ha-Brit* ». Le souvenir demandé n'est pas un souvenir abstrait. Il est demandé au titre de l'Alliance. Se souvenir de nous, c'est se souvenir de nous comme de ceux qui sont liés à Lui par *Brit*. Il y a ici l'idée d'un rapport privilégié : non pas des étrangers qui sollicitent un bienfait, mais des partenaires d'alliance.

Le troisième ensemble est celui du *shofar*. Là encore, il ne s'agit pas seulement du *shofar* de *Rosh Hashanah*. Le *shofar* renvoie au *shofar* de *Matan Torah* et au *shofar* de la fin de l'histoire, celui de « *Taqa be-Shofar gadol* ». Il y a donc, dans ces versets, une sorte d'arc qui va du Sinaï jusqu'à l'aboutissement de l'histoire.

À cela s'ajoute un autre arrière-plan : le *Yovel*. Tous les cinquante ans, l'année de *Yovel* commence non pas à *Rosh Hashanah*, mais à *Yom Kippour*, par une sonnerie de *shofar*. C'est alors le retour des biens à leur place, la libération des esclaves, une remise en ordre fondamentale. Le *shofar* est donc aussi lié à un mouvement de restitution et de retour.

La présence de paroles autour du *shofar* conduit à distinguer trois niveaux : la parole articulée, puis le *kol*, le son de la parole même quand les mots ne se distinguent plus, puis le souffle. La *Torah* s'étudie avec le *kol* ; elle ne se réduit pas à un sens silencieux. Les 'Hakhamim ont voulu replacer la sonnerie au milieu de la parole de la *tefillah*,

comme si les mots humains tentaient de rejoindre ce que le souffle du *shofar* exprime plus profondément.

Rosh Hashanah : création de l'homme, couronnement et jugement du présent

L'expression liturgique « *hayom harat olam* » ne signifie pas simplement que le monde a été créé ce jour-là. Le premier *Tichri* est surtout l'anniversaire de la création de l'homme. Et si l'on parle du monde, c'est parce que l'homme en est le centre du point de vue du sens : il est la créature par laquelle *HaShem* peut être reconnu comme roi.

C'est ici qu'apparaît la différence entre *Melekh* et *Moshel*. Un *Melekh* est accepté ; un *Moshel* impose sa domination. Pour qu'il y ait royauté véritable, il faut des sujets capables de ne pas accepter. L'homme a été créé avec du *da'at*, avec la possibilité de dire oui ou non. La création de l'homme est donc la création de la possibilité même de la *malkhouth*. *Rosh Hashanah* est alors le jour du couronnement, non par convention, mais parce que ce jour marque l'apparition d'un être capable d'accepter la royauté.

Comme c'est l'anniversaire de la création de l'homme, c'est aussi le moment du bilan. Mais ce jugement n'est pas pensé comme simple récapitulatif du passé. La référence est ici le jugement d'Yishma'el : malgré ce que seront ses descendants, il est jugé « *ba'asher hou sham* », là où il est maintenant. Le jugement porte sur le présent.

Que juge-t-on donc à *Rosh Hashanah* ? On juge dans quelle mesure l'homme accepte maintenant la royauté divine. Comment vit-il ce jour de couronnement ? Comment y entre-t-il ? Certes, le présent est construit par le passé ; quelqu'un qui a mal vécu toute l'année aura du mal à entrer joyeusement dans le couronnement. Mais ce jour a une propriété particulière : il peut y avoir une sorte d'illumination, une rupture avec le passé. Quelqu'un peut dire sincèrement : cela suffit, je veux changer. Et si cette sincérité est réelle, elle est connue de *HaShem*. Alors le jugement peut devenir positif même si l'année écoulée fut mauvaise, parce que le présent du couronnement a été vécu correctement.

Cette possibilité d'un basculement dans le présent n'est pas arbitraire. Elle a un fondement dans l'histoire même du pardon divin. *Yom Kippour* correspond au pardon de la faute du Veau d'or. Après plusieurs montées de Moshé sur le Sinaï, c'est le 10 *Tichri* que le pardon fut accordé, avec les nouvelles *lou'hoth* et la révélation des *shlosh 'essreh midoth*. Mais selon le *Midrash*, une dizaine de jours avant *Kippour*, il était déjà perceptible que le refus absolu commençait à bouger. C'est cela *Rosh Hashanah* : le moment où, en haut, quelque chose commence à se déplacer. Et si cela bouge en haut, cela peut bouger en bas.

Ainsi se comprend l'appel du *shofar* chez le Rambam : « bougez-vous ». Ce n'est pas seulement un réveil moral ; c'est la possibilité réelle d'un déplacement au moment même du jugement.

Les dix jours : non ajouter des *mitsvoth*, mais faire disparaître des *avonoth*

On sait que le jugement de *Rosh Hashanah* n'est scellé qu'à *Yom Kippour*. Il y a donc les '*Assereth Yemei Teshouvah*. Mais si l'on pense qu'il suffit d'y ajouter beaucoup de

mitsvot, on manque l'essentiel. Les *mitsvot* faites après *Rosh Hashanah* compteront pour l'année qui commence, non pour celle qui vient d'être jugée. Elles n'alourdissent pas le plateau de l'année passée.

Alors à quoi servent ces dix jours ? À une seule chose : la *teshuvah*. Non pas la *teshuvah* envisagée simplement comme *mitsvah* supplémentaire, mais comme puissance d'effacement des *avonot*. Pour comprendre cela, il faut revenir à l'idée que la *teshuvah* a été créée avant le monde. Le monde repose sur elle. Cela signifie que les actes humains ne sont pas définitivement fixés ; ils demandent en quelque sorte confirmation. Est-ce qu'on assume ce qu'on a fait, ou est-ce qu'on se rétracte ?

L'explication de Rabbi Moshé Cordovéro autour de la *midah* de *noseh avon* éclaire ce point. Chaque acte, parole, comportement produit un effet dans le monde, appelé ici *malakh*. Un acte bon produit un *malakh* positif ; une faute, un *malakh* négatif. Toute créature doit être nourrie. Si le *malakh* est bon, *HaShem* le nourrit naturellement. Mais pour le *malakh* négatif, on pourrait penser qu'il devrait aller chercher sa subsistance chez celui qui l'a produit — c'est-à-dire prendre sa vie même. Théoriquement, la faute pourrait donc entraîner immédiatement la mort : tu vis dans le monde de *HaShem* ; si tu refuses Ses règles, tu perds le droit d'y être.

Mais *HaShem* est *Noseh Avon*. Il porte la faute ; pendant un temps, Il nourrit Lui-même même le *malakh* négatif. Ce délai est précisément l'espace donné à la *teshuvah*. L'homme peut alors regretter le mal fait, comprendre qu'il ne le veut plus, et prendre des mesures pour ne pas recommencer. Cela porte sur le passé, le présent et l'avenir. Et il faut un *vidouï* : la faute doit être dite avec la bouche, pour être mise à distance. Un *vidouï* purement verbal, sans sincérité, est lui-même une faute ; mais sans bouche non plus, la *teshuvah* n'aboutit pas.

Lorsque la *teshuvah* est vraie, le Rambam dit que l'homme devient **autre**. Il n'est plus celui qui a produit cette faute. Alors, quand le *malakh* négatif vient réclamer sa subsistance à son auteur, il ne le trouve plus. N'étant plus nourri, il disparaît. C'est ainsi que la *teshuvah* agit sur le jugement : non en ajoutant des mérites après coup, mais en faisant disparaître des *avonot* déjà présents sur le mauvais plateau. Voilà pourquoi les dix jours entre *Rosh Hashanah* et *Kippour* sont utiles : ils permettent de retirer du poids du côté négatif.

Pourquoi il n'y a pas de *vidouï* à *Rosh Hashanah*

Une difficulté demeure pourtant. Si la *teshuvah* exige le *vidouï*, pourquoi n'y a-t-il pas de *vidouï* à *Rosh Hashanah* ? Non seulement on n'y dit pas *Ashamnou*, mais on évite même de mentionner les fautes. Certains suppriment même dans *Avinou Malkenou* le début « *'hatanou lefanekha* ».

La réponse est qu'il existe ici une étape plus fondamentale que la mise en ordre détaillée des fautes. À *Rosh Hashanah*, la *teshuvah* prend d'abord la forme de la reconnaissance de la royauté divine. Avant de régler ce qui ne va pas, il faut reconnaître le principe même du règne de *HaShem*. Faire *teshuvah*, au commencement, c'est vouloir Son couronnement. C'est pourquoi on commence par *malkhouyoth*, non par le catalogue des fautes.

Cette structure se retrouve dans la *'Amidah* de tous les jours : avant « *sela'h lanou* », on demande d'abord l'aide au retour, comme si la demande de revenir correspondait à *Rosh Hashanah*, et la demande de pardon aux jours qui suivent. D'abord revenir au roi ; ensuite traiter les fautes.

Le *vidouï* détaillé a donc sa place ensuite, surtout à *Yom Kippour*. À la synagogue, on le formule de manière générale, par la liste alphabétique de *Ashamnou*, afin que chacun puisse dire une confession sans exposer publiquement sa faute personnelle. La confession personnelle reste possible en privé ; mais à *Rosh Hashanah*, ce n'est pas encore le moment. Le travail du jour est plus en amont : se tenir sincèrement pour le couronnement.

La dernière question abordée est celle d'un *Rosh Hashanah* qui tombe *Shabbath*, où l'on ne sonne pas du *shofar* en raison d'une *gzeirah* des *'Hakhamim*, de peur qu'on en vienne à transporter le *shofar*. Cette raison demeure difficile à comprendre, d'autant plus que la mitsvah consiste à entendre, non à sonner soi-même, et que des cas comparables existent pour le *loulav* ou la *Meguilah*. La décision des *'Hakhamim* est cependant acceptée telle quelle. Peut-être ont-ils considéré que, lorsque le *shofar* manque, les *psouqim*, les *berakhoth* et toute la *tefillah* accomplissent déjà une grande part du travail, surtout pour l'honneur du *Shabbath*. En tout cas, l'absence de sonnerie en pareil cas n'est pas tenue pour signe de mauvaise année : ce n'est une mauvaise année que lorsqu'on n'a pas sonné alors qu'on aurait pu sonner.

L'ensemble du cours aboutit ainsi à une image précise de *Rosh Hashanah*. Ce n'est pas seulement un jour de peur ou de comptabilité morale. C'est le jour de la création de l'homme comme être capable de reconnaître la royauté ; le jour où le peuple se rassemble, avance et se reforme autour du *shofar* ; le jour où quelque chose peut bouger, en haut et en bas ; le jour où commence une *teshouvah* dont le premier visage n'est pas l'aveu des fautes, mais l'acceptation sincère du roi.